

Chapitre un

Paris, France, janvier 1686

Marie-Claude s'était embarquée pour la France à la fin du mois d'octobre 1685 sur l'un des derniers bateaux en partance pour le vieux continent. Ayant débarqué sur le port de La Rochelle, elle se rendit dans un bureau des monnaies tenu par un vieux Génois et fit honorer sa lettre de change.

S'étant reposée du voyage durant quelques jours dans une auberge crasseuse, elle entreprit de parcourir les trois derniers jours de route par petites étapes afin de se rendre à Paris, auprès de sa mère. À chaque fois qu'elle regardait par les fenêtres du carrosse qui l'amenait, elle et plusieurs passagers entassés dans le lourd et brinquebalant véhicule, elle ne pouvait s'empêcher de se laisser submerger par ses souvenirs d'enfant.

Les paysages de la capitale qui se déployaient sous ses yeux, étaient tout à fait différents que dans ses souvenirs, tant la politique de construction du roi avait complètement changé le décor. Partout de nouvelles rues surgissaient du sol. Le bruit des carrosses dans les rues remplies de boues gluantes, les hurlements et les cris des vendeurs itinérants frappant aux portes bâtarde et cochères, pour vendre des herbes, du fromage, des haillons, du sable, des poissons, de l'eau, enfin mille choses nécessaires à la vie, emplissait les oreilles et les yeux de la jeune femme.

Arrivé dans le faubourg Saint-Antoine, le quartier de son enfance, Marie-Claude prit son maigre baluchon et s'enfonça résolument entre les petites rues tortueuses, en direction de la maison qui l'avait vu naître. La grande demeure de pierre à deux étages n'avait pas changé, elle était toujours aussi massive que dans ses souvenirs.

Traversant la rue d'un pas mal assuré, elle se faufila entre les quelques passants qui se hâtaient vers leur propre logis des petites rues adjacentes. La jeune femme hésita longuement devant la grande porte de bois sculptée aux armes de son défunt père. Elle frappa avec le lourd battant et attendit l'arrivée du domestique qui ne manquerait pas de lui demander ce qu'elle voulait.

Lorsque la porte s'ouvrit, son cœur se serra aussitôt. Au lieu du regard impersonnel d'un domestique quelconque, ce fut une femme lourde et grasse en qui Marie-Claude reconnut sa mère en personne, qui lui ouvrit la porte. Les deux femmes restèrent un moment muettes de stupeur. Ce fut la mère qui reprit ses sens la première, devant la jeune femme qui se tenait devant elle.

– Marie-Claude ? la reconnut aussitôt sa mère. Que fais-tu ici ?

– Je suis venue pour toucher mon héritage, réussit à balbutier Marie-Claude, émue.

Aussitôt, la vieille femme blêmit et se mit à crier comme une folle :

– Hors d'ici ! Je ne vous connais pas ! Mes enfants sont tous morts ! Hors d'ici ! Partez et ne revenez plus, sinon je fais venir la maréchaussée ! vociférait la femme devenue complètement hystérique.

L'esclandre qui éclata se fit détourner les regards des passants qui s'arrêtaient, commençant à s'intéresser à une affaire qui ne les concernait pas.

De surprise, Marie-Claude en demeura bouche-bée, ne sachant pas quoi dire. Fatiguée par le long voyage et par toutes les émotions qui l'avaient submergées à mesure qu'elle s'avancait vers son passé, elle était moralement trop abîmée pour répondre quoi que ce soit à la folie qui frappait sa mère.

La laissant s'époumoner, elle lui dit qu'elle reviendrait et tournant les talons, Marie-Claude s'enfuit en pleurant, trébuchant souvent sur les dalles glissantes, voyant à peine où elle marchait, tant les larmes lui brouillaient la vue.

